

**L'EXPÉRIENCE DU COLLÈGE DE SOCIOLOGIE OU LES PARADIGMES DU
COMMUNAUTAIRE :**

LITTÉRATURE, POLITIQUE ET SACRÉ

Rodolphe PEREZ

Université de Tours, ICD (EA 6297)

Mots-clefs : communication, sacré, écrivains, politique, autorité

Résumé : En 1937, après plusieurs aventures collectives malmenées, Georges Bataille entreprend, avec Leiris et Caillois, de penser la situation politique et historique par le prisme de la sociologie. Ce projet foncièrement interdisciplinaire entend interroger la notion de sacré comme ciment culturel du vivre ensemble à la lumière de la psychanalyse naissante mais également de la littérature. Puisque l'histoire semble se précipiter vers le chaos, il s'agit pour eux de penser le phénomène sociologique de la réussite de l'exaltation de la violence dans les régimes fascistes pour lui opposer une réponse sur un terrain similaire. Cette entreprise ouvre la voie à une scène de la création artistique où se croisent de nombreux intellectuels de l'époque qui interrogent les limites de la notion d'autorité morale dans une perspective volontairement horizontale, soucieuse de faire communauté.

Dans les années 1930, Georges Bataille, Michel Leiris et Roger Callois mènent le projet du Collège de sociologie : la sociologie, réfléchissant sur la communauté des hommes, intéresse les écrivains. Ils proposent des conférences deux fois par mois « autour d'une question sur l'activité communautaire et religieuse des êtres humains ». Le Collège s'intéresse également à la question du sacré : postulant qu'il est nécessaire à l'organisation du vivre ensemble, les participants réfléchissent une manière de vivre la communauté en lien avec le sacré. De plus, l'actualité politique violente de cette période pousse les écrivains à se positionner dans une démarche de résistance et face au manque de réponses que les gouvernements en place semblent offrir. Dès lors le Collège de sociologie « constitue un projet fondamentalement rétif aux idées et aux médiums autorisés, aimanté par le goût de l'hétérogène et de l'hétérodoxe¹ », non pas dans une soif de tapage subversif mais bien dans un esprit de sérieux qui toutefois se donne pour vocation d'étudier, par le biais de la science – la sociologie – l'histoire immédiate. Cette approche du contemporain par un prisme novateur – Eléonore Devevey y reconnaît à juste titre « [l']ultime avant-garde de l'entre-deux-guerres² » – cherche à admettre la part de violence en l'homme, au moment où Hitler est nommé chancelier, comme élément structurel constitutif du vivre-ensemble. Le projet est alors d'élaborer une réponse collective tant sur le plan politique et social que sur le plan intellectuel, par l'élaboration d'une sociologie du sacré, pensée non pas par des scientifiques mais par des littéraires.

Une réflexion politique

À la suite de la reconnaissance de la violence dans l'exaltation du collectif avec *Contre-Attaque*, qu'il menait avec Breton, Bataille interroge de nouveau les modalités d'une société en deuil de Dieu. S'il rejette les mensonges de l'Église, qui est précisément une entreprise communautaire, il s'agit pour lui de réfléchir à une communauté qui s'y substituerait. Son premier moment est celui d'opposer l'utile et l'inutile. Sur la base de cette distinction sociologique qui reconnaît une fonction sociale à chacun des deux aspects, empruntant à Mauss, Bataille théorise une économie de la dépense (ou le principe du potlach, proche du sacrifice) comme propension à la perte : contre l'accumulation et la capitalisation il s'agit de réfléchir la capacité à se délester. Reprenant une réflexion sur l'inutile, il réhabilite la notion de gratuité en la détachant du caractère religieux de la charité tout en conservant le caractère structurant qu'elle revêt dans le rapport à l'autre et à la société. Il y a donc lieu d'entendre une économie de la destruction qui est une révolution de l'ordre social par renversement d'un système de

¹ DEVEVEY, 2016 : 3.

² DEVEVEY, 2016 : 4.

valeurs initial qui, on le comprend ici, serait faussé. À l'automne 1935 Bataille retrouve Breton avec qui, le 7 octobre, il publie le manifeste qui défend un « mythe collectif » contre le réalisme socialiste, acte fondateur de *Contre-Attaque*. Sur seize cahiers prévus, ils n'en publient qu'un seul. L'aspiration communautaire se solde par un échec, qui est le fruit d'une incapacité à mettre en acte l'exaltation collective. La situation politique des années 1930 a poussé les deux hommes à se rapprocher – eux qui s'étaient déchirés bien plus tôt autour de questions esthétiques. Ils envisageaient de reprendre une lutte politique dont s'est détourné le communisme, avec lequel a rompu André Breton, qui cherche à pallier l'incompétence du système de partis. Postulant la faillite d'une réponse politique structurée, Breton et Bataille cherchaient à construire une alternative au moins intellectuelle. Ce projet prouve aussi la nécessité du collectif, sursaut conséquent à une période qui voit l'Allemagne sombrer progressivement dans le fascisme et déçu du communisme : ils souhaitent penser la communauté en dehors de la machinerie politique et partisane. Cette entreprise toutefois a rapidement buté sur des guerres de posture, versant d'une conception singulière de l'auctorialité de chacun que Bataille remettra en jeu dans l'expérience collective. Effectivement, dans son organisation, on peut considérer l'entreprise du Collège de sociologie comme un projet dont l'autorité est multiple et partagée. Cette véritable recherche du collectif vise à couper court à la possibilité d'une tutelle trop autoritaire, comme dans la sphère politique, définie comme incapable d'agir. Un souci de l'amitié noue d'abord le mouvement qui se partage le travail dans un esprit de mise en pratique de ce qui est théorisé. Dans l'argument d'une journée d'étude intitulée « Le Collège de Sociologie (1937-1939), une institution indisciplinée ? », organisée à l'EHESS le 8 juin 2012, Muriel Pic et Pierre Antoine Fabre rappellent précisément que « c'est entre la conscience d'un *moment critique*, le péril, et la volonté d'une *pensée critique*, l'analyse, que naît le Collège de Sociologie ». À l'été 1937, dans la revue *Acéphale*, Bataille annonce la fondation d'un Collège de Sociologie, fixe les rencontres à la librairie rue Gay-Lussac à raison de deux par mois. Jean Michel Heimonet explique le regain d'intérêt pour la sociologie, notamment allemand, suite à la reprise par Jules Monnerot de le *La sociologie allemande contemporaine* de Raymond Aron en 1935. Dans le même temps, les trois du Collège appuient leur réflexion sur Durkheim et surtout sur Mauss dont Caillois et Leiris ont suivi les cours une quinzaine d'années auparavant. Ce croisement des réflexions sur la sociologie, par des hommes de lettres, témoigne d'une interdisciplinarité féconde du projet qui adjoint à un postulat scientifique des réflexions littéraires et psychanalytiques, « dans le double cadre d'une faiblesse des démocraties libérales incapables de répondre aux agressions des régimes fascistes, mais aussi d'une impossibilité des écrivains

d'avant-garde à se mêler efficacement aux luttes politiques.³ » Le projet incarne un espoir face à une bascule de l'histoire où s'enchaînent des événements qui vont précipiter la Seconde Guerre mondiale. Alors que les différents régimes fascistes s'allient progressivement, que Franco étend son pouvoir sur l'Espagne, que Mussolini et Hitler se rapprochent dangereusement, que le Japon accentue ses prétentions sur la Chine, ... Quelque chose se joue d'une accélération historique qui pousse chacun à prendre part à un positionnement clair et déterminé. Ainsi, « les buts que se propose d'atteindre le Collège ne sont pas uniquement de nature scientifique. Ils sont aussi moraux et politiques⁴. » Moraux à entendre sans doute davantage sur le plan d'une manifestation culturelle des mœurs que dans la perspective d'ériger une morale, sinon une « hypermorale » – comme l'évoque ailleurs Bataille – exigeant le renversement total.

Le sacré : une épreuve du collectif

Le Collège de Sociologie tente une « sociologie du sacré ». Le 20 novembre 1937, Bataille et Caillois font la première réunion du Collège et en posent les bases : s'intéresser aux fondements de la société. Les sociétés se forment autour d'un « noyau sacré » qui est la rencontre entre le dégoût et l'horreur, où le sexe et le rire peuvent se trouver en coïncidence. Le groupe intervient politiquement après les accords de Munich sur la « dévirilisation de l'homme » et ou critique « l'individualisme bourgeois⁵ » des politiques ». Au même moment, de 1933 à 1939, Bataille suit les cours de Kojève sur Hegel. En plus de l'intérêt intellectuel, cette entreprise est pour Bataille à la fois une expérience de communication et de communauté marquante. C'est à partir de cette vulgarisation, notamment de la dialectique, qu'ils vont penser la question de la transgression et de l'interdit.

La volonté de se constituer en communauté pour ces écrivains manifeste l'enjeu principal d'une recherche de la communication entre les individus. Les projets collectifs marquent un intérêt fort pour la communauté, pour le primat de ce qui lie les hommes entre eux, notamment le sacré.

De *Contre-Attaque*, prétendant combler les lacunes de la théorie marxiste à Acéphale, prônant une resacralisation de la société occidentale, Georges Bataille maintient le cap d'une pensée animée par l'angoisse et le désir d'action. « Collège sans banc ni maître », [le Collège de

³ BRIDET, 2007 : 92.

⁴ BRIDET, 2007 : 92.

⁵ HOLLIER, 1995 : 362.

sociologie] a donc une double vocation activiste et théorique [...] qui vise à retrouver l'idée de communauté [...]⁶.

La conception bataillienne de la révolution, c'est-à-dire du côté de la formulation d'une société idéale qui supprime l'événement, serait du côté de l'expérience révolutionnaire comme exaltation du collectif, et par le collectif, de la communication entre les hommes. Comme le rappelle Muriel Pic dans le compte-rendu de la journée d'études de 2012, « la réévaluation de la notion de sacré est un enjeu fondamental du Collège⁷. » Elle précise plus loin : « Entre savoir et fiction, le sacré qui intéresse le Collège est un sacré en marge du sacré officiel (religion, patrie, morale), les membres du Collège proposent ainsi d'envisager le sacré comme fait social total au sein de la société qui leur est contemporaine⁸. » Sacré des marges donc, c'est un sacré de l'hétérogène – et hétérogène tant dans sa pratique et sa structure que sur le plan épistémologique – qui fait jour dans cette entreprise. L'envergure du projet comme ses motivations impliquent une structure acéphalique ou multi-auctoriale qui multiplie les intervenants, sorte de refuge heureux pour qui veut penser le contemporain et agir. Cette recherche d'un sacré est loin d'être une nostalgie : il est une volonté forte d'attaquer le fascisme sur son terrain et de lui opposer un refus en s'emparant des mêmes armes, notamment celle de l'exaltation. Les membres du Collège entendent ainsi penser ce que refusent de penser les puissances établies pour ne pas laisser le champ libre aux populistes.

Le 8 janvier 1938, Michel Leiris donne une conférence inaugurale où il aborde la question du sacré, non pas comme concept inaccessible mais comme élément concret, chez chaque individu : « Le Sacré dans la vie quotidienne ». À l'image de la dynamique collective qui anime le groupe, il invite chacun à s'interroger sur la « couleur » individuelle que peut prendre le sacré. La « sociologie du sacré » qu'ils tentent de dessiner prend la forme d'un tableau collectif, somme d'une multiplicité de visions, autant de discours subjectifs à même de proposer une cartographie toujours interminée d'une objectivité du sacré. L'expérience individuelle prime dans ce qu'elle constitue un sacrifice de l'intimité à la collectivité, marqueur d'un idéal de cette communauté. Ainsi, l'invitation leirisienne : « il apparaît désirable que chacun, scrutant ses souvenirs avec le maximum d'honnêteté, examine s'il n'y peut découvrir quelque indice lui permettant de discerner quelle couleur a pour lui la notion même de sacré. »

⁶ GOETSCHEL, LOYER, 2011 : 84.

⁷ PIC, 2012 : 2.

⁸ PIC, 2012 : 1-2.

La proposition de Michel Leiris pourrait presque passer pour un exercice de cure analytique. Le spectre du sacré que cherche à dessiner le Collège de sociologie tend à manifester une recherche de renversement du pouvoir psychologique du fascisme, tel qu'a pu le définir Bataille. L'écrivain Laure – de son vrai nom Colette Peignot – se saisit avec une finesse inouïe de l'occasion et marque le caractère intime de la démarche tout en définissant de manière sensible les possibilités de manifestation du sacré dans le réel le plus pragmatique, « quotidien ».

Quelle couleur a pour moi la notion même du sacré ?

Le sacré est en ce moment infiniment rare où la « part éternelle » que chaque être porte en soi entre dans la vie, se trouve emportée dans le mouvement universel, intégrée dans ce mouvement, réalisée.

C'est ce que j'ai ressenti comme mis en balance avec la mort, scellé par la mort. Cette permanence de la menace de mort est l'absolu enivrant qu'emporte la vie, la soulève hors d'elle-même, projette au dehors le fond de moi-même comme une éruption de volcan, une chute de météore. [...]

Si un être ne peut pas ou plus éprouver ce sentiment, sa vie est comme privée de sens, privée de *sacré*.

Les qualificatifs auxquels vous attribuez un sens sacré comme « prestigieux », « insolite », « dangereux », « défendu », m'apparaissent terriblement chargés de sens et de séduction par eux-mêmes, séduction qui suffit à leur conférer cet envoûtement dans lequel on se sent pris, hors du quotidien, ce déplacement, ce sentiment que quelque chose se passe.

Mais, pour moi, ce n'est pas là le sacré. [...]

Autrefois, je n'admettais que ces « moments valables » et je me renfermais dans un mutisme total quand je n'avais pas la possibilité d'exprimer ce qui m'importait totalement ou tout au moins ce qui comportait un sens lourd de conséquences, chargé d'expressions. Je ne supportais pas plus la banalité chez les autres que chez moi-même (les propos « pour ne rien dire »)

C'était une attitude peu humaine !

Je la retrouve dans ce fait :

Se réjouir extrêmement de voir des amis... Après... dépression profonde parce qu'on s'aperçoit que rien n'a été échangé de vrai, que l'on a été à côté de soi-même par la force des choses ou par lâcheté triste.⁹

⁹ LAURE, 1977 : 85.

Le propos de Laure, au-delà de la confession sincère et à vif d'une écrivaine alors en devenir, reflète à bien des égards le sens profond du « sacré » : il est le fameux « noyau » qui lie les individus comme malgré eux, à l'image d'un continuum sensoriel et sensible, méconnu, masqué, dira Bataille, par la construction sociale et l'assignation au travail. Détourné d'une intuition profonde de lui-même et de sa co-dépendance heureuse à autrui, l'homme nie un mouvement du sacré, en dehors même de la sphère religieuse mais qui pourtant, dans la communion, y ramenait. Le sacré donc, émotion ou intuition, relève de l'anti-discursif : il échappe farouchement au définitoire et au rationnel, en ce sens, échappant à la classification de la raison, il est une expérience de la différence : *différence* du moi au monde connu qui peut alors s'ouvrir à une altérité bien plus vaste. Un des paris serait alors de considérer que le caractère communiel des communautés fascistes, qui stimule un instinct primaire en l'homme, pourrait trouver un pendant bien plus heureux dans une stimulation communielle du sacré, d'un sacré profane, rappelons-le, que cherche à réfléchir, étudier et exposer le Collège de sociologie.

Le sacré apparaît comme le lieu qui rassemble les hommes, substrat et élan du communautaire. Il est à la fois le dévoilement d'une donnée anthropologique essentielle mais refoulée et la condition sensible nécessaire à la durabilité de ce collectif, dans « l'espoir de dépasser les démêlés de la politique et de l'art, pour mettre au jour et régénérer ce qui fait lien entre les individus¹⁰ ».

Une horizontalité en acte

Aussi, puisque et politique et donc cherchant à avoir un poids, le Collège développe un argumentaire rhétorique singulier, il définit sa propre littérature. Face au postulat de l'inanité de la parole poétique, notamment chez les surréalistes, il s'agit de recourir à la sociologie pour incliner vers le palpable. Les membres cherchent par là à « apporter à la littérature ce qui lui manque : de l'universalité, de la nécessité et donc une puissance d'action politique et sociale¹¹ ». Du reste, le Collège de sociologie a ceci de particulier qu'il ne s'appuie pas sur l'écrit. Il ne s'agit pas d'un refus affirmé mais bien d'une volatilité de la création qui se joue toujours à l'oral, dans la spontanéité des échanges, dans l'instant. L'entreprise ne donne pas lieu à des publications collectives par exemple. Évidemment, chacun des auteurs publie des textes qui tirent profit de l'expérience, mais en leur nom propre, dépositaire d'une re-subjectivisation de la démarche, sans s'accaparer une autorité privilégiée effectivement, le refus

¹⁰ DEVEVEY, 2016 : 3.

¹¹ BRIDET, 2007 : 92.

d'une autorité singulière, nous l'avons évoqué, est consubstantielle à la démarche d'un Collège qui note les écueils d'une essentialisation du pouvoir – fût-il intellectuel, accaparé par une seule personne. Il y a donc bien un éclatement de l'autorité dirigeante qui origine en partie l'impossible incarnation d'une œuvre fiée, laquelle travestirait l'hétérogénéité de la communauté. Cela s'inscrit également dans un refus du transcendant. Si penser le sacré signifie concevoir le sacré dans un monde où Dieu est mort, penser la création évacue l'incarnation d'une autorité agissante. De même, le refus de l'écrit – refus de la loi – manifeste la liberté des rencontres sans interdire le sérieux : il est évident que les interventions étaient souvent écrites au préalable, dans le cadre des conférences par exemple. Ainsi, c'est un ensemble de textes épars, écrits pour être dits, et de brouillons ou de notes, qui demeurent, mis en livre par Denis Hollier. Des éléments qui ont poussé Muriel Pic à rappeler dans son compte-rendu qu'il « s'agissait élégamment de maîtriser un dossier complexe qui pose le problème de l'oralité et de l'incertitude des sources¹² », laissant une sorte de mythe littéraire sans littérature. Elle présentait déjà, dans l'appel à communication de la journée d'études de 2012, ce point saillant : « La communauté s'établit grâce à la transmission non écrite de la pensée, et s'avère tenue par une force charismatique qui n'est pas celle d'une individu mais d'un groupe, d'une oralité en acte¹³ », c'est dire combien est déplacée la question d'une autorité de la parole à celle d'un collectif où l'immanence même du dire, dans le dispositif d'une actualisation, rend ce caractère évanescent et sacré de l'instant, dans ce qu'il y a lieu de voir comme une manière de performativité. Le Collège de sociologie parle lui-même, dans une recherche de contemporanéité de la parole voulue comme agissante. On pourrait ainsi parler d'une littérature anti-littéraire en ce qu'elle se dégage des dispositifs habituels de la création et se refuse à une visée homogène et académique. Le but d'une parole agissante extraie le projet d'un processus *œuvrant*, création qui ne vise pas à faire œuvre mais se distingue par le primat de la communauté sur l'affirmation d'une pensée individuelle. En face, l'écrit concourt à renommer. Ainsi s'agit-il de concevoir la primauté d'un enjeu de l'oralité dans ce qui apparaît comme une écriture « d'ordre événementiel¹⁴ ». Effectivement, on peut considérer que l'organisation même du Collège tend à élaborer une dramaturgie du sacré, une scène où il est possible, plutôt qu'une construction discursive, cette dramaturgie s'affirme comme assemblages, et manifestation des

¹² PIC, 2012 : 1.

¹³ PIC, 2012.

¹⁴ DEVEVEY, 2016 : 5.

différences. Il s'agit d'une pensée et d'une méta-pensée qui ouvre à la possibilité d'une épreuve du sacré :

Tandis que le passage par l'écrit, qui à la fois divulgue et consacre, irait à l'encontre de l'imaginaire initiatique qui anime l'organisation, tout en limitant les possibilités de recherche expérimentale sur ce qui fonde un collectif, la réunion, en revanche, par sa dimension rituelle et émotionnelle, permet de donner lieu à ce « principe communial » dont les membres sont en quête, en contribuant à la production d'un lien informel¹⁵

et sans forme. Il s'agit finalement de conquérir l'hétérogène en ce qu'il témoigne d'une authenticité à l'œuvre. Est l'hétérogène à conquérir, à révéler.

Eléonore Devevey souligne cette dichotomie à partir du travail de Denis Hollier grâce à qui est accessible l'ensemble des travaux du Collège de sociologie. Il a permis de reconsidérer, a posteriori et dans une perspective littéraire, le travail d'une communauté intellectuelle et de lui donner une issue livresque : « Il soulève la question du partage de l'autorité (*authorship*), celle qui est propre à tout collectif, mais aussi celle qui procède du travail de l'éditeur "inventeur", comme on peut l'être d'un trésor ou d'une archive¹⁶ » alors même que le Collège de sociologie est une « expérience qui court-circuite l'ordre du livre¹⁷ ». Ainsi, dans son ouvrage paru d'abord en 1979 puis en 1995, *Le Collège de sociologie*, Denis Hollier tend à dépasser cette question de l'autorité en faisant œuvre malgré le Collège de sociologie, mais dans un but historique, voire patrimonial : « l'objet livre fausse la donne : il fait aboutir l'expérience plus qu'elle n'a abouti, lui donne une fixité qu'elle s'était refusée¹⁸ », prévient Devevey. Aussi, l'heureux accès à un ensemble de matériaux intellectuels riches, dans la réception permise par le livre, déplace les enjeux principaux voulus par le Collège et concourt à une mythographie contemporaine qui nie l'instabilité de l'oralité et qui fait de chaque auteur une autorité malgré lui, en éclatant l'expérience collective. Pour autant, Devevey ne condamne pas le travail d'Hollier, loin de là, mais s'attache à rappeler l'écart critique qui doit s'élaborer à l'étude du projet du Collège, appelant plus que nul autre à une pensée en contexte pour saisir les potentialités d'une communauté qui a eu lieu.

¹⁵ DEVEVEY, 2016 : 5-6.

¹⁶ DEVEVEY, 2016 : 4.

¹⁷ DEVEVEY, 2016 : 5.

¹⁸ DEVEVEY, 2016 : 12.

Loin d'être un débat de niche pour une avant-garde esseulée du premier tiers du XX^e siècle, les réflexions du Collège de sociologie sont d'une actualité plus que féconde. Reconnaître la nécessité d'une symbiose collective, d'une manifestation sacrée, les révolutionnaires l'ont rapidement fait, et des régimes bien plus anciens n'y manquèrent pas. Dotée d'une aura religieuse, la soif de sacré est demeurée un fait sociologiquement éminemment prégnant qui trouve encore aujourd'hui des ramifications conséquentes : ici l'élan sacrificiel au nom d'une quelconque cause transcendante, là l'appel à une excitation du plus primaire en l'homme. Le Collège de sociologie vise ainsi à faire émerger, dans une perspective positive, la nécessité d'un lien « sacré » entre les individus, non pas à créer mais à reconnaître. Les travaux qui animent le groupe, en ce qu'ils supposent une abdication d'une autorité *œuvrante*, ritualisent ce mouvement d'une subjectivité première à une authenticité du collectif. Cette abdication intellectuelle mime la mise à nu du moins dans un élan collectif : la construction des propos du Collège, son organisation, portent la marque d'une démarche communuelle recherchée par les membres. Elle témoigne d'une façon de construire conjointement un savoir hétérogène et pluriel pour penser le monde, face à une urgence qui lui est contemporaine mais pas seulement. La tentative d'élaboration d'une « sociologie du sacré » cherche à reconnaître la part d'universalité en l'individu, à le ramener au collectif plutôt qu'à l'individualisme, offrant une voie féconde et audacieuse, contre le grégaire.

Bibliographie

- BATAILLE Georges, (1988), *Œuvres Complètes*, t. XII, Gallimard, « Blanche ».
- (1998) *Le Coupable*, suivi de *L'Alleluiah : Somme Athéologique II*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire ».
- (2004), LOUETTE Jean-François, HOLLIER Denis, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- (2005), ALECHINSKY Pierre, *Lettre à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain*, Saint-Clément la Rivière, Fata Morgana.
- (2007), *La Littérature et le mal*, Gallimard, « Folio essais ».
- BATAILLE Georges, LAURE, PEIGNOT Jérôme (1977), *Écrits de Laure*, précédé de *Ma mère diagonale*, Paris, J.-J. Pauvert.
- BRIDET Guillaume (2007), « Roger Caillois dans les impasses du Collège de Sociologie », in *Littérature*, Armand Colin, 2007, p. 90-103.
- DEVEVEY Éléonore (2016), « Comment le Collège de sociologie est devenu un livre. Retour sur le devenir éditorial d'une aventure équivoque », *Mémoire du livre, La littérature sauvage*, Volume 8, numéro 1. Québec.
- GOETSCHEL Pascale, LOYER Emmanuel (2011), *Histoire culturelle de la France, de la Belle Époque à nos jours*, Armand Colin, « Cursus Histoire ».
- HEIMONET Jean-Michel (1988), « Le Collège de sociologie : un gigantesque malentendu », in *Revue Esprit, Traversées du XXe siècle*, La Découverte, « Armillaire », p. 30-55.
- HOLLIER Denis (1995), *Le Collège de sociologie, 1937-1939*. Gallimard, « Folios essais ».
- PIC Muriel (2012), « Le Collège de Sociologie (1937-1939). Une institution indisciplinée », *Fabula*. URL : https://www.fabula.org/actualites/le-college-de-sociologie-1937-1939-une-institution-indisciplinee_49817.php, consulté le 1 mars 2021.